

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Dame Villeneuve

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Octobre 1873. No. 1.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Notre publication—Entretien sur la famille—Les pèlerinages—M. l'Abbé Lahaye—Mgr. Farrell—Nécrologie : M. Amédée Pouliot—On se reconnaît dans le Ciel—Don Carlos—Monde religieux : Hommage rendu à Pie IX par un journal protestant—Hommage à Pie IX par un enfant de 4 ans—Autre exemple de dévouement à Pie IX—La puissance de la prière des enfants—Réception du " Bulletin de l'Union Allet " — Ordination par Mgr. Persico, à St. Augustin, Port-neuf—Nouvelle Eglise à Nashua, N. H.—Choses diverses.

Notre publication.

La " Gazette des Familles Canadiennes et Acadiennes " entre, avec ce numéro, dans la cinquième année de son existence. Elle est complètement satisfaite du patronage qu'on lui a accordé jusqu'à ce jour, et le seul vœu qu'elle forme, c'est qu'on lui continue le même appui. La seule peine qu'elle éprouve, c'est de voir un certain nombre de ses abonnés s'obstiner à la recevoir pour rien, et s'exposer ainsi, à mourir dans l'impénitence finale. En terminant la quatrième année, nous devons à nos

imprimeurs \$130.00. Eh ! bien, nous avons la douleur d'avouer que pour payer cette somme, nous avons été obligé d'emprunter \$100 sur le revenu des " Annales de la Bonne Ste. Anne." Pourtant, il nous est dû au-delà de \$300 pour arrérages. Nous n'avons qu'une manière de nous expliquer une pareille conduite ; nous croyons que ces généreux amis veulent nous causer une agréable surprise, en nous envoyant leur capital accompagné de gros intérêts.

Cette année encore, nous offrons à nos lecteurs la même faveur que l'an dernier, c'est-à-dire que nous dirons à leur intention la sainte messe tous les premiers vendredis de chaque mois. Mais, qu'on se le rappelle, cette faveur n'est que pour ceux qui se montrent justes à notre égard. Quant aux autres, ils ne croient pas en avoir besoin, et ils ne peuvent pas y prétendre.

Que notre publication porte bonheur à tous ceux qui la recevront, ainsi qu'à leur famille ; c'est là notre désir le plus sincère, et c'est là aussi ce que nous ne cesseront de demander au Sacré Cœur de Jésus, aux pieds des saints autels.

— 000 —

Quinzième entretien sur la Famille.

L'OMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Cinquième devoir.—Du bon exemple.

(Suite)

Le simple bon sens condamne les pères et mères qui font le mal en présence de leurs enfants, et doit les persuader que ces enfants

copieront les tristes modèles qu'ils ont sous les yeux. Par leur mauvaise conduite, ils perdent le droit de reprendre ceux qui leur sont soumis. En effet, quelle belle grâce, un père aurait-il de faire une obligation à son fils d'aller entendre la messe, s'il ne l'entend jamais lui-même ? Quel droit aurait-il de défendre à son garçon d'aller au cabaret, si ce lieu dangereux est devenu sa demeure habituelle ?

Ce père s'exposerait à ce que son subordonné se permit de lui faire la leçon, et de lui renvoyer les reproches qu'il oserait lui faire.

Voici à ce propos, ce qui arriva un jour : Un bon curé se rend chez un de ses paroissiens, qui était charron, pour lui recommander une voiture. Ce prêtre, qui n'était dans cette paroisse que depuis quelques semaines, et qui se trouvait, pour ainsi dire, au milieu d'étrangers, fut fort étonné, en arrivant à la porte de cet ouvrier, d'entendre une forte altercation, ou plutôt un vacarme d'enfer. Après quelques moments d'hésitation, il entra cependant et trouva le père et son fils, âgé de dix-huit ans, près d'en venir aux coups. Voilà ce qui avait donné lieu à cette scène dégoûtante. Le père avait découvert que son garçon lui avait volé cinq piastres, et qu'il les avait dépensé au cabaret. De plus, cet enfant en entrant dans la maison paternelle, dans un état complet d'ivresse, avait failli tuer un de ses petits frères au berceau, en tombant sur lui. Tout cela jeta notre ouvrier dans une rage furibonde, et le porta à adresser les reproches les plus sanglants à son malheureux fils. Quand le prêtre

apparut devant eux, le père avait un bâton levé sur la tête du coupable, et menaçait de le tuer. A l'apparition du pasteur, ces deux êtres demeurèrent comme atterrés, et ne purent proférer une seule parole. Mais, à une question du curé, des injures atroces à l'adresse de son fils, sortirent de la bouche du père comme d'un affreux cratère. Il en fit la peinture la plus hideuse, le représenta comme adonné à tous les vices, et comme un monstre d'ingratitude. Quand il eût vomie toute la bile qu'il avait sur le cœur, il se tut tout court, comme pour entendre la sentence du prêtre, mais celui-ci se tourna vers le fils, et sembla lui demander : Qu'as-tu à dire pour ta justification ? Cet enfant comprit, et repartit avec calme : Monsieur le curé, à ma grande honte, je dois avouer que je suis tout ce que vient de dire mon père, j'ai tous les défauts qu'il me reproche. Mais, monsieur le curé, vous le savez, le mal s'apprend comme le bien, et je fais aujourd'hui tout ce que j'ai vu faire. Je ne prie jamais, ni le matin, ni le soir, je ne vais jamais à la messe, je n'ai pas été à confesse depuis ma seconde communion, je suis emporté, blasphémateur, ivrogne, voleur, en un mot, mes défauts sont tels qu'ils me font frayeur à moi-même. Mais, tous ces vices, je les ai appris de mon père ; je ne l'ai jamais vu prier, jamais aller à la messe et à confesse ; au contraire, je l'ai entendu blasphémer mille fois le jour, je l'ai entendu proférer les paroles les plus sales, les plus scandaleuses ; je l'ai vu maltraiter ma mère, aller fréquemment au cabaret, revenir soul comme la brute, commettre des injustices

envers tous ceux qui lui confiaient de l'ouvrage Voilà celui qui m'a servi de modèle !..... Pouvez-vous être surpris, maintenant, si je suis affreux à voir ?..... Le père se trouva tellement confondu, qu'il ne put proférer une seule parole, et se mit à trembler comme un grand criminel qu'il était. Le curé ne lui dit pas un mot devant son fils, mais, le prenant à part, il lui représenta son état et celui de son fils en termes si énergiques, qu'il lui fit verser un torrent de larmes, et lui arracha la promesse de commencer une vie nouvelle : cette visite du pasteur fut vraiment providentielle, et eût les plus heureux résultats.

Ah ! Pères et mères, ne vous exposez donc pas à la confusion d'entendre vos enfants vous dire : " Mettez vous-mêmes en pratique, les leçons que vous nous faites, et alors nous croirons que vos préceptes sont sérieux. Mais, tant que nous vous verrons faire tout le contraire de ce que vous nous commandez, nous vous regarderons comme des comédiens qui jouent plus ou moins bien leur rôle, mais, nous n'en ferons ni plus ni moins."

Mais d'ailleurs, pères infidèles à vos devoirs de religion, de quel droit, et à quel titre prétendriez-vous commander à vos enfants ce que vous ne faites vous-mêmes, ou leur défendre ce que vous faites habituellement ?

Pour mieux juger de la facilité, et même de la malice avec lesquelles vos enfants relèvent cette étrange contradiction que vous mettez entre vos paroles et votre conduite, lisez encore le trait suivant.

Un jour de carême, un père de famille, marguillier, était dans le banc d'œuvre, pendant le sermon, et avait entre ses genoux son fils à peine âgé de six ans, mais très spirituel. Le sujet du sermon était précisément le bon exemple que les parents doivent à leurs enfants. Au moment où le prédicateur s'adressa aux pères de famille, pour leur dire : " Comment oseriez-vous commander à vos enfants, ce que vous ne faites pas vous-mêmes ? " le petit bonhomme frappe un coup de sa petite main sur la poitrine de son père, en lui disant : Mon Papa, qu'est-ce qui a dit à Monsieur le Curé que vous ne faites pas ce que vous nous commandez ? — Veux-tu te taire, dit le père très peu flatté de l'observation de son enfant. Mais, le petit bonhomme, loin de garder le silence, reprend avec de plus de force, et dit avec plus d'énergie : Oui, l'autre jour, vous m'avez grondé, parce que j'ai juré ; et vous, vous faites entendre des gros juréments ; si vous le faites encore, ne me grondez plus, car je jurerai plus fort que vous.

Après le sermon, le père va voir le curé et lui dit : Monsieur, je vous fais mon compliment sur le sermon de ce jour, mais, si vous voulez le répéter, une autre fois, ayez soin de dire aux pères de n'y pas conduire avec eux leurs enfants. Et, à cette occasion, il lui raconte naïvement ce qui s'était passé entre lui et son fils, pendant le sermon, et cela en présence des autres marguilliers. J'en suis enchanté, lui dit le curé, c'est bien le cas de dire que la vérité sort de la bouche des enfants. J'espère que l'heureuse observation de votre fils, obtien-

dra de vous, ce que mon sermon n'aurait peut-être pas obtenu. Et, en effet ce père de famille se corrigea de sa mauvaise habitude, et dès ce moment il devint un père exemplaire.

Parents qui êtes assez malheureux pour scandaliser vos enfants par vos blasphèmes, lisez en frémissant le trait suivant arrivé en France, en dix-huit cent cinquante-un. Pendant les exercices du jubilé qui eût lieu cette année là, un jour, après le sermon du matin, un homme en proie à un terrible désespoir, se présenta au prédicateur, pour lui dire combien il était malheureux : Mon père, lui dit-il, en sanglotant, ayez pitié de moi ! je suis le plus malheureux des hommes, et voici pourquoi : j'avais un seul enfant, un garçon, et comme j'avais la mauvaise habitude de blasphémer le saint nom du bon Dieu à chaque instant, mon fils ne m'a que trop imité. Mais, que j'ai payé cher, le mauvais exemple que j'ai donné ! Imaginez, mon père, qu'il y a à peine six mois, mon enfant âgé de onze ans est tombé gravement malade, et pour comble de malheur, dans sa maladie, il faisait entendre d'affreux blasphèmes, qui épouvantaient tous ceux qui l'approchaient. Ces imprécations me glaçaient le sang dans les veines, car le cri de ma conscience me faisait les plus sanglants reproches. Un jour, ne pouvant plus supporter la peine qui m'accablait, je me jetai à genoux auprès du lit de mon enfant, je pris ses mains dans les miennes, je les arrosai de mes larmes, en lui disant : Mon cher enfant, je t'en conjure, ne blasphème plus ainsi le saint nom du bon Dieu ; il n'y a que lui qui puisse

te guérir ; et comment veux-tu qu'il ait pitié de toi, et te rappelles à la santé, si tu continues de l'outrager d'une manière si affreuse. A ces mots dits pourtant, avec la plus grande douceur, mon malheureux fils m'a lancé des regards étincelants comme ceux d'un lion en furie, et il a aussitôt ajouté, avec rage : Père infâme et scandaleux, comment oses-tu me tenir ce langage ? N'est-ce pas toi qui m'a appris à blasphémer ? Et, quand je serai dans les enfers, dans quelques instants, ne pourras-tu pas t'avouer que c'est toi qui m'y aura précipité !..... En proférant ces mots, il s'est levé comme par l'effet d'un ressort ; et il est retombé mort, dans mes bras,..... toujours, en blasphémant le nom du Seigneur !..... Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Voilà le fait tel qu'il a été raconté par ce père infortuné, et il ajouta, en poussant des sanglots : Monsieur, depuis ce moment épouvantable, je passe mes nuits sans sommeil, et à chaque instant, il me semble entendre mon malheureux enfant, me crier, dans son affreux désespoir : " Malheureux père, tu m'as perdu !..... mais, ta place est réservée tout près de la mienne..... Tu seras encore plus malheureux que moi, car tu es bien plus coupable !" Le prêtre eût mille peine à calmer un peu les terribles remords de ce père infortuné, qui faisait entendre ces phrases entrecoupées : Mon Dieu, mon Dieu..... Si au lieu de scandaliser mon enfant, je l'avais édifié..... Si j'avais béni en sa présence, le Saint nom du Seigneur, au lieu de le blasphémer,.... aujourd'hui, j'aurais un enfant dans le ciel..... Hélas ! pourrais-je jamais m'en consoler ? mon

cher enfant est plongé dans les flammes éternelles.....Encore, si je pouvais l'arracher de ses affreux tourments, au prix de ma vie ?.....je consentirais à me soumettre à la plus rigoureuse pénitence.....Mais, mais..... Quand on est dans l'enfer, quand on est dans l'enfer, c'est pour l'éternité.....

Après cette douloureuse entrevue, ce père infortuné refusa, pendant plusieurs jours de prendre aucune nourriture ; il tomba même dans une maladie de langueur, qui menaça sérieusement ses jours. Quand il fut assez fort pour quitter sa maison, il vendit tout ce qu'il avait, donna aux pauvres, distribua en bonnes œuvres les milliers de piastres qui composaient sa fortune ; et alla s'enfermer dans un monastère de trappistes, où il traîne encore son existence, dans la pratique du jeûne le plus rigoureux, et de la plus sévère pénitence.

La plus longue vie passée dans les larmes et la mortification la plus sévère, peut-elle offrir des tourments comparables à ceux d'une seule heure passée dans les enfers ?

Vous tous parents, dont la vie n'est pas chrétienne, et qui avez eu la douleur de perdre quelques uns de vos enfants à des âges assez avancés, comme vous seriez bourrelés de remords, et cruellement tourmentés, si vous pouviez entendre les reproches qu'ils vous adressent, pour les mauvais exemples qu'ils ont reçus de vous ? Pourtant, ce serait une grande faveur, si ces reproches pouvaient arriver jusqu'à vos oreilles, et tomber sur votre cœur, comme un plomb fondu, pour en fondre la glace,

et la rendre sensible aux maux terribles que vous attirez sur vous et vos malheureux enfants.

Que nous serions heureux si ces pages pouvaient tomber sous les yeux de tous les mauvais parents du Canada, et s'ils voulaient en faire le sujet de leurs réflexions, pendant quelques heures !



Les pèlerinages.

Plusieurs de nos lecteurs ont entendu dire par des voisins, des amis, des parents mêmes : " Mais pourquoi ne se fait-il plus de miracles, de nos jours ; si on en voyait quelques uns, cela nous aiderait à croire à ceux qui sont rapportés dans l'Évangile, ainsi qu'à ceux qu'on nous dit être arrivés depuis." Il n'y a que des aveugles qui peuvent raisonner ainsi. Des miracles ! mais, ils sont de tous les jours, de tous les instants ! Pour ne point faire mention de ces prodiges qui doivent parler si éloquemment aux yeux de tous ceux qui ont la foi, nous allons aujourd'hui nous occuper d'un fait tellement prodigieux, qu'il devrait porter la conviction dans les âmes les plus incrédules.

" Il n'y a plus de miracles ! mais, jamais aucun âge n'en a produit de plus éclatants que celui que nous traversons !

Notre pauvre dix-neuvième siècle est proclamé partout comme le siècle de l'indifférence, de la matière, de l'incrédulité. Il n'y a que

quelques mois, tous les peuples paraissaient ne jouir que d'une existence toute matérielle ; ils se traînaient dans la boue, comme dans leur élément ; le plus cruel respect humain les dominait tous, et leur faisait détourner leurs regards du ciel ! L'humanité toute entière avait juré haine à son Créateur, et lui avait déclaré une guerre implacable ! Sa voix se mariait à celle de l'enfer, pour blasphémer, maudire, obsécrer ! Tel était encore hier le genre humain presqu'entier. Il exhalait l'odeur de la mort, et de la mort la plus affreuse ; ce n'était plus qu'un hideux cadavre, mille fois plus repoussant que celui de Lazare dans le tombeau !

Vous le savez, chers lecteurs, on ne peut lire, sans être profondément touché, la résurrection du frère de Marthe et de Marie au spectacle de ce cadavre qui sort plein de vie de son sépulcre, après avoir subi le travail de la mort pendant trois jours et plus, nous nous écrions dans l'ardeur de notre foi : " Mon Dieu ! quel miracle éclatant ! " Mais, si la résurrection d'un mort nous cause tant d'étonnement, et nous remplit d'admiration ; de quels sentiment ne devons nous pas être animés, à la vue de l'humanité qui sort de l'abyme de tous les maux, pour renaître à la vie de la grâce ! C'est bien là le prodige des prodiges ; celui qui doit nous donner la plus haute idée de la Toute Puissance de Dieu. La création de la terre, celle de celui qui doit l'habiter comme souverain, l'homme, voilà qui surpasse tout entendement. Mais, Dieu s'est surpassé en puissance, quand il a racheté l'homme par la croix ! Et le mystère de

la Rédemption est bien plus fait pour nous arracher un cri d'amour et de louange, que l'acte par lequel l'Éternel tira le monde du néant !

Ainsi, la résurrection spirituelle de l'humanité, qui s'opère depuis un an, est un fait bien plus étonnant, un miracle plus éclatant que la résurrection de Lazare.

On ne peut pas dire encore que tout le cadavre du genre humain est sorti du tombeau, que tous les peuples ont brisé les liens qui les retenaient dans le séjour de la mort ; mais, ce grand cadavre a levé la tête ; son cœur a battu avec force ; il a élevé sa voix plaintive, ses mains décharnées et tremblantes, pour appeler au secours. A ce phénomène si étrange, l'ange de la terre est accouru ; il a appuyé sur la poitrine de ce corps glacé le Cœur Sacré de Jésus, il a appelé à son secours la Reine du Ciel et du monde, et demain, et dans quelques jours la grande résurrection sera accomplie !

Voyons même si ce qu'il y a déjà de fait, n'est pas plus que suffisant pour nous assurer de ce qui reste encore à faire. Nous avons dit que la grande résurrection est commencée depuis une année. Qui ne se rappelle le pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes où la France entière était représentée par ses Evêques, ses prêtres, ses savants, ses nobles, des hommes de toutes les classes de la société et de toutes les conditions. 50,000 personnes étaient là pour crier ! " amour et reconnaissance à Marie Immaculée ! " Depuis cette époque, à jamais mémorable, quel étonnant mouvement religieux s'est fait, dans le monde entier ! Des caravanes

nombreuses sont parties de tous les coins du globe, pour se diriger vers les sanctuaires marqués par des apparitions et des miracles de la puissance divine. Est-ce un événement ordinaire et que peuvent amener les projets et les combinaisons des hommes, que celui qui semble réveiller le monde, et qui entraîne dans un élan commun tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions. Quel est le ressort caché qui met en mouvement ces multitudes ? Ah ! la voix forte, amie qui, autrefois pénétra jusque dans les entrailles de la terre, au fond d'un cercueil, et qui donna cette ordre sans réplique à la mort : "*Lazare, veni foras ; Lazare sort du tombeau*" vient de se faire entendre par toute la terre : "*Populi et gentes exite foras. Peuples et nations, sortez des linceuls maudits qui captivent vos membres, venez à la lumière et à la vie.*" A ce cri plus fort que le bruit de la foudre, la France se lève la première, et accourt à Lourdes, à la Salette, à Fourvières, à Ste. Anne d'Auray, au tombeau de St. Martin, à Paray-le-Monial. Cette fille aînée de l'Eglise entraîne à sa suite la Belgique, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie et jusqu'à l'Angleterre, qui pour être la dernière, n'en a pas fait le pèlerinage le moins digne des regards du ciel.

Qui niera que ces courants irrésistibles qui entraînent tous les peuples dans une même pensée, vers un même but, ne soit la vie, et la vie dans toute ce qu'elle a de plus admirable et de plus sublime ? Et cette vie, qui a toute sa plénitude, et qui se rencontre là où un moment auparavant, on ne respirait que la puau-

teur du tombeau, n'est-elle pas le plus éclatant miracle que Dieu puisse faire briller à nos yeux ? Et ce miracle, comme il avait pour objet de frapper des sens endormis, des regards éteints, des cœurs glacés, devait avoir un caractère qui lui fut propre, et faire jaillir la lumière au sein des plus épaisses ténèbres. Aussi, il s'est produit par des entraînements enthousiastes, des tressaillements si profonds, que la terre en a été, pour ainsi dire, ébranlée jusque dans ses fondements.

Mais, pourquoi ces prégrinations, pourquoi ces courses d'une extrémité d'un pays à l'autre, même d'un peuple chez un autre peuple ? Dieu n'est-il pas présent partout, et me suffit-il pas de lui rendre nos hommages là où nous sommes ? Ah ! le prophète est là pour confondre la sagesse humain, et pour donner raison aux pèlerins de tous les siècles. Sans doute que Dieu est partout ; mais ce Dieu si sage ne s'est-il pas réservé de manifester sa puissance où il lui plaît ? “ *Nous adorons, disait le Psalmiste, dans le lieu sanctifié par le vestige de ses pieds.* ” Or, nous apprenons que Jésus est apparu à une sainte fille, à tel endroit, pour découvrir les trésors infinis de miséricorde, de charité et d'amour que contient son Cœur adorable ; des témoignages examinés et admis par l'autorité ecclésiastique, nous découvrent que Marie est apparue sur telle montagne, dans telle grotte ; des miracles nombreux ont rendu célèbres les lieux où l'on rend à la Bonne Ste. Anne un culte tout particulier ; ceux où reposent les cendres de tels ou tels saints ; les foules des

pieux chrétiens ne sont-elles pas pleinement justifiées de s'y précipiter, en s'écriant : " *Nous irons vers ces montagnes bénies, nous entrerons dans les temples qu'on y a élevés, nous prierons, nous adorerons dans le lieu où Jésus, Marie, Ste. Anne, St. Martin, St. François d'Assise etc., ont posé les pieds.*

Pour terminer, disons : Il y a encore des miracles de nos jours, et ces miracles qui ont pour but de changer la face de la terre, sont tellement étonnants, et ont un langage si éloquent, qu'ils doivent porter la conviction jusqu'au fond de nos âmes, et produire en nous de véritables fruits de salut. Prions pour que ces prodiges ramènent tous les peuples à l'unité de la foi, fassent entrer dans le bercail du Divin Pasteur les âmes de tous ceux qui s'en sont éloignés, brisent d'amertume et de repentir le cœur des fils ingrats qui déchirent le sein de leur Divine Mère, la Sainte-Eglise ; et applanissent les obstacles qui s'opposent à la délivrance et au triomphe du Vicaire de Jésus-Christ.

Nous avons nous aussi, nos lieux de pèlerinages ; visitons les aussi souvent qu'il nous est possible, et faisons le toujours avec des cœurs purs, tous dévoués à la gloire de Dieu, de sa Sainte Mère, de la Bienheureuse Anne, de tous les saints et saintes du Paradis, de la Divine Eglise, et de son Vénérable Chef sur la terre.

—000—
M. l'abbé Lahaye

CURÉ DE ST. JEAN DESCHAILLONS.

Le sujet que nous allons traiter, a deux côtés bien différents pour nous. D'une part, nous

n'aurions que des larmes bien amères à verser, si nous n'écoutions que la voix de l'amitié ; car, le prêtre dont nous déplorons sincèrement la perte, était un de ces hommes qu'on ne peut bien connaître, sans leur accorder la plus forte et la plus franche affection, et nous le disons en nous en glorifiant, nous comptons M. l'abbé Pierre Léon Lahaye au nombre de nos meilleurs amis. D'autre part, si nous écoutons le langage de la foi, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'une véritable joie ; car, nous avons encore présent à la mémoire la vie la mieux remplie, et entièrement écoulée au service de Dieu et du prochain.

Pour donner une juste idée de l'existence trop courte du Rvd. M. Lahaye, nous allons nous servir d'une comparaison dont tous ceux qui l'ont connu intimement, comprendront toute la justesse. Un vase hermétiquement fermé contient une essence de la plus agréable odeur ; si l'on ouvre ce vase, il s'en échappe le parfum le plus délicieux, qui ne cherche qu'à se répandre, jusqu'à ce qu'il ait rempli l'espace qui l'environne. Tel a été le prêtre qui vient de nous faire ses adieux, son grand cœur était ce vase précieux qui était rempli de la bonne odeur de Jésus-Christ ; et ce parfum céleste, il n'a cessé de le répandre dans l'âme de ses amis et de tous ceux dont la garde lui a été confiée.

Ce n'est pas trop dire, que de soutenir que M. Lahaye a dépensé tout son être au service du prochain. Il n'a épargné ni sa santé, ni son repos, ni son intelligence, ni ses talents, ni les mille ressources que la Providence lui avait

confiés ; et on ne peut mieux le représenter sous son vrai jour, qu'en répétant qu'il s'est dépensé lui-même, pour procurer la gloire de son Dieu et le salut des âmes.

Avant d'aller plus loin, disons que toute la vie de M. Lahaye a été, en quelque sorte, une préparation au sacerdoce et au ministère si fructueux qu'il a rempli. Né de parents chrétiens, il a reçu sur les genoux de sa pieuse mère, qui était la sœur du Révd. M. Olivier Leclerc, qui est mort curé des Grondines, les leçons de piété qui ont fait le charme de toute sa vie. Son enfance et son jeune âge ont toujours mérité les éloges de ses parents, de son pasteur et de tous ceux qui l'approchaient. Il n'y avait qu'une voix, pour dire qu'il ferait certainement un prêtre. Pour tout dire, en deux mots, voici la note qui peut être écrite sur toutes les pages de son existence : Bon enfant, bon élève, bon séminariste, bon et saint prêtre.

M. Lahaye ne comptait autour de lui que des amis, et il était lui-même l'ami de tout le monde ; l'ami respectueux et soumis de ses supérieurs, l'ami de tous ses confrères, l'ami de tous ceux qu'il avait à diriger dans les voies du salut, mais, surtout et avant tout, l'ami des pauvres et de tous les malheureux. Son plus grand plaisir était de sécher les larmes, de soulager l'infortune et de répandre libéralement dans le sein l'indigence, les ressources qu'il retirait de l'autel. Etant vicaire à St. Roch de Québec, il lui est arrivé souvent, après avoir épuisé tout son avoir, d'emprunter, pour soulager de pauvres familles plongées dans la dernière misère. Une

journée passée sans faire de généreuses aumônes, lui paraissait une journée perdue. Aussi, le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui, c'est de répéter ce que les indigents disaient à sa gloire : Ce prêtre là est tout cœur, et il est tellement généreux, qu'il s'arracherait le pain de la bouche, pour nous le donner. ”

Oui, la charité, cette vertu céleste, revêtait toutes formes, chez lui, et était ce que l'on peut appeler son penchant dominant. Sans jamais blesser les personnes qui étaient en sa présence, il mettait le plus grand intérêt à défendre les absents, lorsqu'une langue mauvaise se permettait de les attaquer. Il avait toujours une excuse à présenter en leur faveur.

Il avait en partage la plus franche gaité, et c'était toujours une bonne fortune que de le voir arriver dans un cercle d'amis. Il était homme de bons conseils, et sous ce rapport, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il a rendu des services signalés à ses amis, et à ceux qui venaient lui faire part des embarras où ils se trouvaient.

Il était irréprochable, dans l'accomplissement de tous les devoirs que lui imposait le saint ministère. Assidu au confessionnal, il savait par ses touchantes exhortations, y attirer les pécheurs les plus endurcis ; fidèle à faire entendre la parole de Dieu, il avait le don d'instruire et de toucher. Il visitait ses malades avec autant d'assiduité, que s'il n'avait eu qu'à s'occuper d'eux. Tous ses paroissiens éprouvaient un véritable bonheur, en le voyant arriver dans leur demeure, tant il savait leur témoigner l'af-

fection qu'il avait pour eux, l'intérêt qu'il leur portait. Il avait un zèle tout particulier pour l'éducation des enfants, et a part les bonnes écoles qu'il s'efforçait d'entretenir, dans toute sa paroisse, il consacrait un temps considérable, à leur instruction religieuse, quand approchait l'époque de la première communion.

M. Lahaye travaillait encore avec la plus grande ardeur au succès de toutes les grandes mesures qui avaient pour but de rendre nos populations plus morales, plus éclairées, et plus prospères. L'instruction, la tempérance, la colonisation, la culture améliorée, toutes ces grandes causes ont reçu son plus fidèle et constant appui, et il s'est imposé des sacrifices pécuniaires considérables, pour leur réussite. Quant à l'instruction, plusieurs jeunes gens lui doivent d'avoir pu compléter leur cours d'étude, et d'être arrivé au sacerdoce ou à une profession libérale.

La bonté, la générosité, l'esprit sympathique, de M. Lahaye, pourront peut-être induire quelques uns de nos lecteurs à conclure que le fond de son caractère était la faiblesse, et qu'il manquait de cette énergie, qui complète l'homme, et lui fait braver tous les dangers, quand la nécessité l'exige. Ce serait grossièrement se tromper, que de le juger ainsi ; et ce saint prêtre a toujours su allier, dans une juste mesure, la miséricorde, et la justice, la douceur et la sévérité. Ce pasteur si tendre et si bon, s'est quelque fois armé de la verge et du fouet, pour chasser du temple ceux qui le profanaient par leurs impiétés et leurs immodesties. On l'a vu

se raidir contre les auteurs du désordres, lutter comme un lion, appesantir un bras de fer sur les corrupteurs des bonnes mœurs, sur les hommes dont les principes pervers étaient une menace, constante à l'ordre sociale, à la paix des familles, à la moralité des jeunes gens. Mais, ces victimes mêmes étaient forcées de le reconnaître, il n'y avait que la grande voix du devoir qui pouvait exciter en lui, ces élans d'un saint zèle. Et ces malheureux qu'il avait ainsi flagellé, témoignaient-ils un véritable repentir, revenaient-ils à récépiscence, il les pressaient contre son cœur, il en faisait ses amis.

M. Lahaye était donc un saint prêtre ; et il avait aussi les plus précieuses qualités ; et il lui fallait tout cela pour réussir dans les positions difficiles où il s'est trouvé, et pour accomplir les grands travaux qu'il laisse comme autant de monuments impérissables de son amour immense pour le bien, et de son zèle infatigable à procurer la gloire de Dieu et de l'Eglise. St. Roch de Québec, Standfold, Beanmont, Cap-Santé, Rimouski, St. Jean Deschaillons sont là pour dire hautement que si M. Lahaye était un prêtre selon le cœur de Dieu, il avait aussi des ressources étonnantes pour applanir les difficultés qui se rencontraient sur sa voie, pour faire réussir toutes les mesures, qui lui paraissaient nécessaires ou mêmes utiles à ses administrés.

Les travaux intérieurs de l'église du Cap Santé sont un beau titre à la louange de M. Lahaye, car il a obtenu là un succès que quelques-uns de ses prédécesseurs n'ont pu qu'entrevoir. L'élan qu'il a donné au collège de

Rimouski, dont il a été le premier supérieur ajoute encore considérablement à la somme de mérite qu'il s'est acquise. Mais, le diamant le plus riche et le plus brillant de la couronne de gloire qui orne son front, c'est l'église de St. Jean Deschajllons, qui est une des plus magnifiques et des plus régulières que compte la province ecclésiastique de Québec. Il a dépensé les plus belles années de sa vie à élever ce monument à la gloire de Dieu et de la religion, mais cette arche sainte redira son nom à la postérité la plus reculée, et les bénédictions qui s'élèveront vers le ciel, à sa vue, iront s'unir à celles dont Dieu le comblera, pendant les siècles des siècles.

M. Lahaye a laissé partout où il est passé la mémoire la plus précieuse, des souvenirs bénis. A l'appui de cet avancé, voici une preuve irrécusable. Quoique six années se soient déjà écoulées, depuis son départ de Rimouski, cependant son souvenir y est encore si religieusement conservé, qu'à la première nouvelle de sa maladie, des paroissiens en grand nombre accouraient vers M. leur curé actuel, le Révd. M. Winter, pour lui donner des messes, pour obtenir la guérison de leur ancien pasteur. Une pareille démarche fait autant la gloire de ceux qui la faisait que de celui en faveur de qui elle était faite ; car elle prouve chez les uns de la reconnaissance, et chez l'objet si tendrement aimé, des services réels et bien méritoires. De plus, on vous informe que toutes les paroisses où M. Lahaye a exercé le saint ministère, soit comme vicaire, soit comme missionnaire, soit

comme curé, se préparent à faire chanter un service pour le repos de son âme. Mais, de toutes les localités, celle où les regrets ont été et sont encore les plus cuisants et les plus amers, est la paroisse de St. Jean Deschaillons où il s'est enseveli, en quelque sorte, volontairement, en y sacrifiant une surabondance de force et de santé, qui lui promettaient une très-longue existence. Un aussi sublime et héroïque sacrifice mérite abondamment vos pleurs, pieux fidèles, enfants chéris d'un si généreux et si tendre père ; mais vos yeux et vos cœurs seraient impuissants à payer l'immense dette de reconnaissance que vous avez contractée, vos âmes seules, par les vœux ardents, les prières ferventes qui s'en échapperont, pourront couvrir une partie de l'étendue de vos obligations.

Nous aurions voulu nous étendre plus au long sur la belle et édifiante carrière qu'a parcourue notre ami et confrère ; mais des détails que nous avons sollicités, ne nous sont pas parvenus à temps. En terminant, qu'il nous soit permis d'offrir nos meilleurs témoignages de sympathie au Révd. M. Laliberté, neveu du regretté défunt ; à la Sœur Saint-Louis, sa sœur, à tous ses autres parents et aux fidèles qu'il a dirigés dans les voies du salut.

FUNÉRAILLES DU RÉV. M. LAHAYE.

Samedi, à 9 heures, avaient lieu dans l'église de St. Jean Deschaillons, les funérailles du Révérend Messire Léon Lahaye, curé de cette paroisse. Quatorze de ses confrères étaient venus accompagner à sa dernière demeure ce pasteur charitable, cet ami bienveillant, et payer à sa mémoire un juste tribut de

prières et de regrets. La belle église qu'il venait de terminer, fruit de son zèle pour la gloire de Dieu et la magnificence du culte divin, suffisait à peine pour contenir la foule des paroissiens, qui se pressaient autour de son tombeau ; leur affluence a prouvé qu'ils pleureront longtemps leur Curé, dont ils avaient su apprécier le dévouement et la charité.

M. Dupuis, curé de Ste. Anne de la Pérade, fit la levée du corps, M. Méthot du Séminaire de Québec chanta le service, assisté par MM. René Casgrain et N. Tessier comme diacre et sous-diacre. Avant l'absoute, chantée par MM. Bélisle, Curé de S. Edouard de Lotbinière, M. M. Ling, Assistant-secrétaire de Monseigneur l'Evêque des Trois Rivières, monta en chaire et donna un exposé de la dignité du prêtre et de sa mission, en appliquant ces considérations au Rév. M. Lahaye. On remarquait dans le chœur MM. N. Laliberté, Aumônier de l'Archevêché, neveu du regretté défunt, Z. Garceau, Curé de S. Pierre Les Becquets, L. Gill, Curé des Grondines, A. Bernier-Curé de Ste. Emilie de Lotbinière, E. Sauvageau Vicaire à St. Jean Deschaillons, Léon Morisset vicaire à Ste. Croix, U. Tessier vicaire à Batiscan et H. Têtu de l'Archevêché.

MM. les membres de la société diocésaine des messes sont priés d'offrir le Saint Sacrifice pour M. Léon Lahaye curé de St. Jean Deschaillons. M. Lahaye appartenait aussi à la Caisse Ecclésiastique de St. Michel.

H. Têtu, Ptre.,
Sous-Secrét.

Archevêché de Québec, }
29 septembre 1873. }

Mgr. Farrell, évêque de Hamilton.

La mort de ce digne prélat a soulevé des regrets universels, la presse catholique est unanime dans l'appréciation des nombreuses vertus du regretté évêque de Hamilton.

Nous donnons ci-après la traduction de la notice nécrologique que publie le *Mail* de Toronto, de samedi :

“ Le Très-Révd. John Farrell, D. D. évêque d'Hamilton, est décédé hier matin, en cette ville, après six mois de maladie. Né en Angleterre près d'Armach, en 1820, il vint en Canada, à l'âge de 14 ans. Il fit ses études au séminaire catholique de Montréal, et c'est là qu'il reçut les ordres sacrés.

“ Il fut, pendant deux ans, professeur au collège de Kingston, après quoi il fut nommé missionnaire à L'Original. Pendant dix ans, il exerça le ministère dans le diocèse de Kingston, et ce fut en 1856 qu'il fut sacré évêque d'Hamilton. Le vénérable défunt sera universellement regretté, non seulement en cette ville où il a résidé pendant 19 ans, mais partout où son nom fut connu.

Respecté par les membres de toutes les dénominations religieuses, il était aussi bien accueilli chez les protestants que parmi ses propres ouailles. Plein d'ardeur et dévoué à son devoir, il opéra beaucoup de bien dans son diocèse.

C'était dans la force du terme, un vrai réformateur, dans la sphère de ses opérations spirituelles. Ses concitoyens le pleureront amère-

ment, car ils ont perdu, en lui, un homme de bien.

Un service solennel pour le défunt sera chanté, à la cathédrale St. Michel, ce matin, à 9 heures. L'archevêque Lynch, assisté des évêques de London, de Kingston et d'Ottawa, officiera. Les funérailles auront lieu mardi prochain, à 11 heures, A. M. Ses restes mortels seront inhumés dans la cathédrale d'Hamilton. L'archevêque de Toronto présidera la cérémonie funèbre, accompagné des évêques de la Province Ecclésiastique. On croit que l'évêque de London prononcera l'oraison funèbre.

La *Gazette* de Montréal, d'hier matin, s'associe à son confrère de Toronto, voici comment elle s'exprime. " La nouvelle de la mort de Mgr. Farrel portera le deuil dans bien des familles canadiennes où le prélat était connu et estimé. Peu d'hommes ont réussi à se concilier une part aussi large et aussi universelle du respect public. Fidèle à son Eglise, gentilhomme d'un esprit franc et vif, le but constant de ses efforts fut de répandre l'esprit de paix et de bonne volonté parmi toutes les sections de la communauté chrétienne.

Il n'y a peut-être pas de ville dans le monde, où l'esprit de tolérance entre catholiques et protestants soit plus visible qu'à Hamilton, et ce fait est dû en grande partie aux efforts et à l'exemple discret de l'évêque défunt.

C'est un irlandais de cœur et d'esprit, un amateur de l'antique et toujours chère Ile d'Émeraude, et un partisan très chaud de tout ce qui pouvait lui servir. Mais il détestait les agi-

tateurs qui trafiquent du patriotisme et de la générosité irlandaise, et voilà pourquoi les féniens américains avait en lui un ennemi déclaré. La mort d'un tel homme est une calamité publique, et lorsque le service funèbre sera chanté sur sa bière, tous ceux qui l'ont connu sentiront qu'avec lui le Canada perd un de ses fils d'adoption les plus fidèles et les plus dévoués."

NOTE DE LA RÉDACTION.

Les deux journaux qui font un éloge si pompeux de Mgr. Farrell sont protestants, et il n'y a que la force de la vérité qui a pu les forcer à parler ainsi.

NÉCROLOGIE.

Nous empruntons au *Canadien* les lignes suivantes :

La mort ne choisit pas ses victimes, et cependant depuis quelque temps elle semble s'acharner spécialement sur les jeunes gens de talents et auxquels l'avenir, la fortune et la position présageaient une brillante carrière dans le monde ; la tombe se ferme-t-elle pour un, qu'elle se rouvre le lendemain pour un autre. Il y a quelques jours à peine, l'église de l'Islet revêtait ses ornements de deuil et faisait entendre ses chants funèbres ; car un enfant de la paroisse, M. Amédée Pouliot, fils aîné et associé de B. Pouliot, Ecr., marchand, y était déposé pour sa dernière demeure.

Attaqué subitement le 8 courant, on considéra sa maladie tout d'abord comme grave, mais non dangereuse ; le mal augmentant, on eut recours à une consultation de médecins, qui déclarèrent le cas très douteux ; dès lors le malade songea à ses affaires spirituelles, et profitant des quelques moments de calme que lui laissaient ses souffrances atroces, il se prépara à recevoir les sacrements de l'Eglise avec toute la foi, la ferveur et la piété, qui lui étaient habituelles.

Son confesseur lui ayant, par ordre du médecin, annoncé que son état était désespéré et qu'il fallait se résigner et se préparer à mourir ; sans hésiter, ni montrer le moindre signe d'abattement ou de regret, il offrit de suite à Dieu le sacrifice plein et entier de sa vie. Qu'il dût être méritoire ce sacrifice ! car c'était laisser pour toujours une jeune et tendre épouse et des parents dont il était l'idole, des enfants adorés, de bonnes et tendres sœurs qui trouvaient toujours en lui un ami obligeant et dévoué, des frères qu'il aidait de ses conseils et qui auront toujours raison de regretter sa mort, autant d'amis que de connaissances, une position sociale et un avenir enviables.

Samedi, le 13, le malade étant moins souffrant et plus tranquille, on eut pendant quelque temps une lueur d'espérance qui s'évanouit le dimanche où l'on pût lui faire recevoir les derniers sacrements ; dans l'après-midi sentant sa fin approcher, d'une voix ferme et forte il fit successivement ses adieux à son épouse, ses enfants, père, mère, frères, sœurs, amis et autres personnes présentes, ayant pour tous une parole

d'encouragement, de consolation, et de recommandation. Il les impressionna surtout par ses paroles sur l'incertitude et brièveté de la vie, sur la nécessité de la pratique des devoirs religieux, et des consolations que l'on en éprouve à l'article de la mort; scène touchante et navrante où tous les cœurs se brisaient tandis que le mourant seul restait calme.

A 7 P. M., il cessa de parler et se retourna sur son oreiller, on lui demanda s'il désirait quelque chose : " Non répondit-il, c'est l'agonie qui commence." Et une demi-heure après, à l'âge prématuré de 28 ans et 9 mois, il expirait, et sa belle âme purifiée par les souffrances et fortifiée par la divine Eucharistie, comparaisait devant son Créateur pour jouir du repos éternel.

Le concours immense qui se pressait dans la nef de l'église, était un beau témoignage de la haute considération et de l'estime qu'on lui portait. Toutes les paroisses du comté y étaient représentées, et la tristesse empreinte sur toutes les figures étaient certainement le meilleur éloge qu'on puisse faire de sa bonté, de son affabilité, de sa délicatesse de ses sentiments, de son urbanité et de son obligeance à rendre service à tous, sans distinction de rang ou de fortune. On y remarquait aussi beaucoup de citoyens notables des comtés voisins. Quoique forcé de prendre une part active aux luttes politiques, qui ont bouleversé le comté depuis quelques années, et où l'on se fait généralement des ennemis, il ne s'est jamais attiré d'inimitié personnelle; on pouvait différer d'opinion avec lui, mais non s'empêcher de l'estimer.

La levée du corps a été faite par M. le curé Sirois, du Cap St. Ignace, le service chanté par M. le curé Beaubien de St. Pierre, les révérends MM. Bacon et Fraser, faisaient l'office de diacre et sous-diacre, et l'absoute prononcée par M. le curé Delâge, dont la voix émue trahissait l'émotion qu'il ressentait. Les cordons du poêle étaient portés par MM. les docteurs Dion et Desjardins, P. Sirois, Adolphe Hamel, J. Oliva et F. Duval, écries. Au chœur on remarquait les révérends MM. Delâge, Sirois, Girard et Frenet.

M. Adolphe Hamel, de Québec, avait bien voulu présider à l'orgue, aidé de MM. Arsène Michaud, Jules Casgrain et autres. Le cantique si touchant et triste, " Je me voyais au milieu de ma course etc, " a tiré des larmes de bien des yeux.

Dors en paix, cher et fidèle ami d'enfance, que la terre te soit légère. Aux bons souvenirs des ans passés viendra souvent se mêler l'amertume de cette séparation. A vous, parents éplorés, nous ne pouvons que vous offrir une vive sympathie et joindre nos prières à celles de vos nombreux amis, pour que Dieu vous donne autant de courage à accepter le sacrifice qu'il vous impose, qu'il en a donné à notre cher ami de le faire. Il n'a pas jugé l'épreuve au-dessus de votre foi et religion, qui vous feront tourner vers lui des yeux baignés de larmes et dans sa miséricorde il versera sur vous un baume de consolation.—(Communiqué.)

On se reconnaît dans le ciel.

Les larmes sont le partage de tous ceux qui parcourent le chemin de la vie. A peine sommes-nous entrés dans le monde, que la douleur nous assiège, nous étreint, et nous fait pousser les plus pénibles gémissements. Tout autour de nous, est fait pour attrister nos cœurs et les remplir d'amertume. Nos parents, les plus chers, disparaissent les uns après les autres, nous adressent les adieux les plus déchirants, et nous laissent dans le plus pénible isolement. La mort, l'impitoyable mort se rie de nos amitiés et de nos plus légitimes affections ; elle se fait un plaisir cruel de briser nos cœurs, de torturer nos âmes. Dans le présent numéro de notre Gazette ; nous nous faisons l'écho de nombreux amis, en redisant les vertus d'un Evêque, d'un prêtre, d'un pieux laïc qui viennent d'entrer dans la maison de leur éternité, et nos colonnes seraient bien insuffisantes, si nous voulions seulement enregistrer tous les vides qui se font autour de nous.

Mais qui pourra donc nous faire accepter avec soumission, et en bénissant la main qui nous accable, une si lamentable existence ?

Un jour, un enfant avait la face appuyée sur le cercueil de sa mère, et il était tellement abimé dans l'excès de sa douleur, qu'il ne se ressouvait plus qu'il était dans le monde, il oubliait la nourriture, le sommeil et les autres besoins que réclamait son corps. Il ne voulait pas même être consolé, et il appelait la mort à grands cris. Dans cet état d'affreux désespoir,

il se sent touché. Il lève aussitôt la tête et aperçoit un être éclatant de lumière, et ayant écrit en lettres d'or, sur son front majestueux : " *On se reconnaît dans le ciel.*" A cette vue, ces larmes cessent, il est tout transporté de joie, et il veut embrasser celui qui lui apporte une si grande consolation. Mais, l'ange disparaît, et le laisse seul, en face de la consolante vérité qu'il vient de lui faire connaître.

Oui, rien de consolant, rien de salutaire même, comme cette pensée : " *on se retrouve dans l'éternité ;*" On se reconnaît dans le ciel.

Rien de plus raisonnable que de croire et d'espérer que nous nous retrouverons et reconnaitrons au sein de la gloire céleste, et que notre bonheur s'accroîtra de celui de nos parents et de nos amis. Oui, dans le séjour de la félicité éternelle, si nous avons le bonheur d'y être introduits, nous retrouverons tous ceux qui nous ont été chers sur la terre, nous les aimerons d'un amour plus ardent, plus tendre, plus parfait. Et cette affection, qui faisait ici bas, une grande partie de notre joie, augmentera encore la félicité qui nous attend au ciel. Là, les sentiments religieux et honnêtes qui nous animent aujourd'hui, seront développés et recevront un accroissement qui mettra le comble à notre félicité. C'est là surtout que la reconnaissance et l'amour trouveront à se satisfaire pleinement, et payeront à l'objet chéri leur véritable tribut.

Si nous avons quelque doute, à ce sujet, consultons les docteurs de l'église et tous les saints. Après nous avoir dit que la terre est un lieu d'exil, un lieu de passage, ils nous assu-

rent que le ciel est notre patrie, et bien plus, qu'il est le *séjour de l'éternelle réunion*.

St. François de Sales n'écrivait-il pas à une femme pieuse : " Les personnes que vous avez aimées le plus, et dont il vous ferait tant de peine d'être séparée ; vous serez en leur compagnie, au ciel."

Encore une fois, quelle est consolante cette pensée, et qu'elle met un baume rafraichissant sur les plaies que la mort de nos amis fait à notre âme !

Nous avons dit que cette pensée était très très salutaire ; en voici la preuve. Un jeune homme qui avait perdu son père et sa mère, se trouvant à la tête d'une fortune considérable, se livra, pendant quelques années à tous les désordres et semblait avoir complètement oublié les leçons salutaires et les bons exemples qu'il avait reçus dans son enfance. A la suite d'une journée de débauche, il revient chez lui, et se renferme dans sa chambre, pour goûter un peu de repos. Quand il fut seul, la pensée de sa mère se présenta à lui, et sa douce image lui rappela toutes les tendresses dont il avait été l'objet de sa part. Il se complut dans ce souvenir, et pour le prolonger, il avança la main pour prendre un livre, où était écrit le nom de cette mère. Il le lit, l'examine, et aperçoit au-dessous cette ligne écrite par la même main, et qui lui paraissait destiné, "*On se reconnaît au Ciel.*" Cette courte lecture fut pour lui un coup de la grâce. Il en fit le sujet d'une longue méditation qui produisit sur lui les plus fortes et les plus profondes impressions. Quoi, s'écria-t-il,

tout en larmes, après une heure de réflexion, *On se reconnaît au Ciel !* et moi, je ne travaille pas pas pour aller y rejoindre mes parents que j'aimais tant, et qui me chérissaient de toute la force de leur âme. Ma mère surtout, ma bonne et tendre mère, qui a failli mourir victime de son amour pour moi, lorsqu'elle s'est jetée à l'eau, pour m'arracher au torrent qui m'entraînait ! Je consentirais à être séparé d'elle, pour l'Éternité ! Non, non, je veux la revoir, et lui témoigner éternellement ma reconnaissance ! Il se jeta aussitôt au pied d'un crucifix, l'arrosa des pleurs d'un véritable repentir. Le lendemain matin, il était au pied d'un prêtre, et se réconcilia avec son Dieu, pour ne plus jamais perdre son amitié.

Le jour des Morts approche. En cette journée de solennelle tristesse, nous irons dans le champ de la mort ; là nous compterons nos parents et nos amis qui nous ont laissés ; après nous avoir dit adieu ; et après avoir offerte une fervente prière au ciel, en leur faveur, nous nous efforcerons de consoler leur tendresse, en leur promettant d'aller les rejoindre au ciel.

— 000 —

Don Carlos.

Comme Don Carlos est aujourd'hui à réclamer le trône de l'Espagne, à main armée, nous ne croyons mieux faire que de donner à nos lecteurs les détails suivants que nous empruntons au *Nouveau-Monde*.

Don Carlos de Bourbon et d'Este est né à Laybach (Autriche), le 30 mars 1848.

Son père, l'infant don Juan de Bourbon et de Bragance, second fils de Charles V. et sa mère la princesse donna Maria-Beatrix, fille de François IV, grand duc de Toscane, et sœur par conséquent de Mme la comtesse de Chambord, traversaient Laybach, le 29, en chaise de poste pour gagner Vienne et rejoindre leur famille.

C'est dans un modeste hôtel de cette ville d'Illyrie que vint au monde le descendant d'Henri IV. Son auguste mère avait à peine de quoi couvrir le corps de ce futur sauveur de l'Espagne.

Don Carlos est donc entré dans sa vingt-sixième année.

Rappelons que Charles IV avait trois fils.

Don Fernando, don Carlos, don Francisco.

A la mort du premier, (1832), son frère don Carlos, héritier du trône, d'après la loi salique, lutta sept ans sous le nom de Charles V contre sa belle sœur dona Christina, femme de Ferdinand VII, qui avait arraché à celui-ci, à son lit de mort, un testament instituant illégalement héritière du trône sa fille dona Isabel.

La quadruple alliance et la trahison de Maroto forcèrent Charles V (1872) à chercher un refuge à Bourges.

Charles V avait aussi trois fils : don Carlos, don Juan et don Fernando.

A Bourges, il abdiqua pour le premier, qui prit le titre de Charles VI, et le nom de comte de Montemolin, et toute la famille se transporta à Trieste.

C'est là que mourut Charles VI.

Son frère, don Juan, devenu héritier du trône, lui succéda et abdiqua à son tour le 3 octobre 1868, en faveur de son fils aîné, Charles VII, connu sous le nom de duc de Madrid.

Don Carlos est un grand jeune homme (près de six pieds) aux formes athlétiques, mais excessivement distinguées, au front intelligent ; ses manières sont affables et princières, si princières que, le sachant dans un salon, vous vous écriez à sa vue : " Vive le roi ! "

Don Carlos a épousé, le 4 février 1867, la dona Margarita de Bourbon, fille de feu Mme la duchesse de Parme et dont l'instruction et l'intelligence, l'esprit français et le courage sont également remarquables.

Cette union de plus en plus heureuse s'est réalisée, non pas sous la pression des affaires d'Etat, mais vraiment à l'espagnole et sous l'influence de l'affection irrésistible des deux jeunes gens.

En 1864, la très regrettée duchesse de Parme arrivait à Vénise (où a demeuré longtemps son frère, monseigneur le comte de Chambord), avec sa fille dona Margarita, et son fils le duc Robert.

La Providence, sans doute, avait voulu que son palais se trouvât juste en face de celui qu'habitait depuis quelques années la princesse dona Béatrix avec le jeune don Carlos.

Tous les palais de Venise ont des balcons.

Chaque soir, dona Marguerita venait y respirer et penser à sa chère patrie.

Chaque soir aussi, Don Carlos y rêvait à la même heure aux conquêtes de Pélage.

Leurs regards, sous le poétique ciel de Venise les soupirs pour la patrie absente, ne pouvaient que se rencontrer. Puis, ces deux âmes étaient nées l'une pour l'autre, et ces deux familles illustres par leur passé, grandes par leurs épreuves, étaient destinées à s'unir par un nouveau lien.

Le 4 février 1867, les deux *novios* (fiancés) recevaient la bénédiction nuptiale dans la chapelle de Frohsdorf, et partaient avec leur mère l'archiduchesse dona Béatrix pour passer leur lune de miel au château d'Ebenzwyer, de Mgr. le comte de Chambord.

De ce mariage sont nés :

La princesse dona Blanca (1868.)

Le prince des Asturies don Juan [juin 1870.]

La princesse don Elvira [novembre 1872.]

— 000 —

MONDE RELIGIEUX.

HOMMAGE RENDU A PIE IX PAR UN JOURNAL
PROTESTANT.

Le *Times*, le directeur du paganisme moderne, se perd dans l'admiration, sur le triomphe moral de la vie de Pie IX et continue ainsi :

“ Le Pape a fait tout ce que ses partisans pouvaient seulement espérer, et a enduré tout ce que le monde pouvait lui infliger de souffrances. Il a acquis une puissance illimitée, sur l'intelligence humaine, tout en perdant jusqu'à la moindre parcelle de son pouvoir temporel. Dans l'intérieur de sa maison, il voit tout l'uni-

vers à ses pieds, mais il ne peut regarder hors de ses appartements sans apercevoir le monde armé contre lui... Pour ce qui concerne son caractère moral, nous avouons qu'il n'y eût jamais de Pape comme lui. Il est impossible de s'imaginer une foi plus pure, une modération plus grande, une vie mieux remplie que celle de cet homme qui, depuis plus d'un quart de siècle, a fait accepter à l'univers entier qu'il est le Seigneur et le maître du monde. Si pareille prétention de sa part n'était pas une folie, nous nous verrions forcés d'admirer Pie IX de l'adorer et de lui obéir.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Ici l'auteur ferme les yeux à la lumière, pour n'écouter que ses préjugés ; et cette dernière phrase, est en contradiction flagrante avec tout ce qui précède.

— 000 —

**Hommage rendu à Pie IX par une petite
fille de quatre ans.**

Une petite fille âgée de quatre ans, entendant sa pieuse mère parler de la captivité de notre Saint-Père le Pape, en termes attendris, l'interrompit pour lui dire : Ne pleure pas, ma petite maman, car tu sais que je prie tous les jours pour lui, et tu verras que le bon Dieu m'écouterà bien ; car tu m'as dit que Notre Seigneur ne refuse rien à la prière des enfants.

Le lendemain, cette enfant se rencontrant avec une de ses petites amies, elle lui dit avec un grand sérieux : " Tiens, ma chère, je ne jouerai pas aujourd'hui, j'ai le cœur trop gros. Tu sais que notre Saint-Père le Pape est bon

comme la Sainte Vierge, et beau comme M. le curé, quand il dit la messe ; eh ! bien croirais-tu que des méchants l'ont mis dans les prisons, et lui font toutes sortes de malices. Tiens, quand j'y pense, ça fait mal à mon petit cœur ; car moi je l'aime gros, gros le saint Pape, je l'aime encore plus que papa et maman. Si tu veux, on ne jouera plus, tant qu'on lui fera de la peine, et on priera le bon petit Jésus, pour qu'il fasse mourir les hommes méchants qui veulent le tuer. Si j'étais grande, moi, j'irais trouver ces hommes sans cœur, ces vauriens et je leur dirais : Mais, vous n'avez pas honte de faire du *bobo* à notre bon père. Vous savez bien qu'il est plus saint que tout ce qu'il y a dans le monde. Si j'étais grande et forte comme papa, je vous casserais la tête.

“ Si tu veux, ma chère, on va vendre nos *catins* et nos joujoux, puis, on enverra l'argent au pape, qui est pauvre, pauvre. ”

Nous tenons ce langage enfantin, mais sublime de dévouement au St. Père, du curé de cette charmante enfant.

Si tous les catholiques avaient les mêmes sentiments, et priaient avec la même ferveur, pour le Souverain Pontife, à coup sûr, son long martyr serait abrégé.

Nous supplions au moins tous les Canadiens français de s'instruire à l'école de cette enfant, et de ne pas trop se livrer aux réjouissances, en face du Vénérable captif du Vatican. Ah ! qu'il sied mal à des enfants de courir après les plaisirs profanes du siècle, pendant que leur père gémit dans un cachot !

Autre exemple de dévouement à Pie IX.

Quelques jours après l'entretien que nous venons de rapporter, on s'entretenait, dans une famille riche des beaux sentiments, et de la générosité de cette petite fille. Un petit garçon âgé de six ans, écoutait de ses deux oreilles tout ce que l'on disait. Quand la conversation fut à peu près terminée, et qu'il put mettre un mot; il se leva debout, comme poussé par un ressort, et dit avec assurance: "Papa, tu ne l'aimes donc pas notre pape? Ah! si j'étais riche et grand comme toi, j'irais combattre pour le délivrer de sa prison, et je lui porterais un beau présent." Le père surpris et ému d'un pareil langage, répondit à son enfant, en l'embrassant: "Oui, mon cher enfant, je l'aime notre Saint Père le Pape. Mais veux-tu, que peut faire un homme contre des milliers de bourreaux? Je me ferais tuer, sans profit pour le Vénérable Pie IX; voilà tout. Quant aux présents, je lui donne quelque chose tous les ans." — Ah! tu lui donnes quelque chose tous les ans! Mais, moi, je ne lui ai encore rien donné! Veux-tu vendre tout ce que tu me as donné, le jour de ma fête, et envoyer cet argent au Pape? Moi, j'ai tout ce que je veux ici, et lui est pauvre! A présent que je sais cela, je n'aurais plus de plaisir à voir ces objets; je ne pourrais plus m'amuser avec eux. Je t'en prie, dépêche-toi de les vendre." — Mon enfant, tu regretterais demain ce que tu veux faire aujourd'hui, car vous autres les enfants, vous êtes légers comme des papillons, et vous oubliez d'un instant à l'autre

vos plus belles résolutions. Garde tes jouets, et j'enverrai aussi un présent pour toi.” — “ Non, non, papa, je ne regretterai jamais ce que je veux faire là ; tu verras. D'ailleurs, si tu donnes pour moi, je n'aurai pas autant de plaisir ; car ce n'est pas moi qui aurai donné. Je t'en prie, ne me refuses pas. Vends de tout suite ma petite voiture et mon petit fusil, et envoie cet argent au pape, en lui disant que c'est un de ses petits enfants qui lui envoie cela. Puis, il sera content, et moi, encore plus.” Le père fut obligé de céder, devant les instances de son charmant et généreux enfant, et le soir, il lui remettait dans la main quatre piastres, prix des objets vendus à un ami. L'enfant en sautait de joie, et se frappant dans ses petites mains, il s'écriait : “ Que le Pape va être content ; que le Pape va être content !..... ”

Le lendemain, le père porta cet argent à M. le curé, et lui raconta la scène de la veille. Le bon prêtre laissa tomber des larmes d'attendrissement et d'admiration, et dit au père : “ Vous avez un enfant de bénédiction, cultivez en lui les beaux sentiments dont son jeune cœur est rempli, et il fera la joie et la consolation de votre vie. Pour lui prouver combien j'attache de prix à l'acte de piété qu'il vient d'accomplir, je vais lui envoyer une belle image du Sacré Cœur, et vous lui recommanderez de faire sa prière du soir et du matin devant cette sainte image. ” Le père s'en retourna tout joyeux, et il rencontra son enfant à quelques arpents de sa maison, qui venait à sa rencontre. Cet enfant reçut cette image comme un présent du ciel, la couvrit de

baisers, et vint la placer à la tête de son lit, promettant de prier souvent devant elle, pour demander la délivrance du Souverain Pontife. Depuis cette journée mémorable, tous les jours et plusieurs fois le jour, cet admirable enfant vient se prosterner devant son image, et prie avec la plus grande ferveur pour le triomphe de l'Eglise, et pour la délivrance du Vicaire de Jésus.

Oui, cet enfant fera la joie et la consolation de ses parents.; déjà même il leur cause un plaisir indicible. Il fera encore la joie et la consolation de son pasteur, l'édification de sa paroisse. Il sera un de ces généreux soldats du Christ, qui ne cessent de combattre, pour étendre son règne sur la terre.

Ah ! si tous les parents savaient inspirer de pareils sentiments à leurs enfants, que n'aurions nous pas à espérer pour l'avenir de notre cher Canada ! Que de héros chrétiens nous aurions plus tard à offrir à la défense de l'Eglise et du Saint Siège. C'est pourtant un devoir pour tous les catholiques que d'avoir de la piété pour le pape ; mais, malheureusement on n'y pense pas assez ; voilà pourquoi nous sommes si peu généreux, quand il faut donner pour le denier de St. Pierre. Qu'on ne l'oublie donc pas ; si on doit avoir une piété sans bornes envers Jésus-Christ, la Ste. Vierge et tous les habitants du ciel ; nous devons nourrir la même piété envers le représentant de Dieu sur la terre, son Vicaire. Oui, ayons la plus grande piété pour Pie IX, l'homme des grandes douleurs, des sublimes vertus ! Honorons - le à l'égal d'un saint,

d'un véritable ami de Dieu, aimons-le comme le meilleur et le plus tendre des pères, et donnons-lui dans la mesure de nos forces, et du meilleur cœur, pour soulager sa détresse. Dans les admirables desseins de Dieu, donner au Pape, dans l'état de dénuement où il se trouve, est peut être une des œuvres les plus méritoires que nous puissions accomplir, et un des actes qui devra attirer les plus grandes bénédictions sur nous, et sur nos familles ; car ce sera vêtir Jésus-Christ lui-même dans la personne de son Vénérable Vicaire.

— 000 —

La puissance de la prière des enfants.

Un père de famille était très adonné à l'ivrognerie. Il ne se passait guère de semaines sans qu'il ne s'enivrât, et qu'il ne maltraitât sa femme. Celle-ci sincèrement pieuse et véritablement prudente ; dévorait son chagrin en silence et sans jamais laisser connaître à personne les mauvais traitements dont elle était l'objet. Un jour, cependant, sa petite fille âgée de cinq ans s'aperçut que sa mère pleurait, et paraissait beaucoup souffrir. Elle s'approcha d'elle, la prit par le cou, et lui dit d'une voix angélique : " Chère petite maman, qu'as-tu à pleurer ? C'est papa qui est malin, n'est-ce pas ? Ah ! le vilain, je ne l'aime pas, parce qu'il te fait du mal ! " " Ne parles pas ainsi, reprit la bonne mère, ce n'est pas beau, et tu fais de la peine au bon petit Jésus. — Je ne le dirai plus, répliqua l'enfant ; car je ne veux pas faire de peine au bon Jésus.

La mère reprit : " ma chère petite, aime ton père et prie bien le bon Dieu pour lui."—"Oui, oui, reprit l'enfant, je prierai gros, gros, et tu verras qu'il sera bon pour toi." Cette petite exécuta sa promesse à la lettre. Elle priait soir et matin, et souvent pendant le jour, pour son papa. Elle faisait plus, elle obéissait dans les moindres choses avec une régularité parfaite, pour obtenir la conversion de son père. Sa ferveur et sa confiance étaient telles, qu'elle ne tarda pas à être exaucée, et voici ce qui arriva : Un mois après l'entretien de la mère et de la fille, le père après avoir fait une fête de plusieurs jours, se réveilla le matin de bien bonne heure, et réveilla sa femme pour lui faire la confidence que voici : " Chère femme, lui dit-il, je vais t'apprendre une nouvelle qui va te causer la plus grande joie : Tu sais comme je t'ai maltraitée et scandalisé nos enfants. Eh ! bien, c'est fini, je ne boirai plus, jamais, jamais. Imagine-toi que j'ai passé une nuit affreuse ; j'ai fait un rêve qui m'a couvert de confusion, et qui a duré tout le temps que j'ai dormi. Je voulais me réveiller, et je ne le pouvais pas. Il y avait près de moi un homme d'une beauté sans pareille, très grand ; mais il avait un visage sévère et me présentait une croix, en me disant : regarde et lis ta condamnation. Comment peux-tu supporter l'humiliation qui pèse sur toi ? Tu devrais mourir de honte, d'être sans entrailles pour ta femme et tes enfants. Si tu avais des yeux, tu verrais ta petite Marie qui prie continuellement pour ta conversion. La prière de

cet ange, est tout ce qui m'a empêché de te frapper dans ma colère. Mais, si tu ne reviens à des sentiments plus dignes d'un père, je t'annonce que ma patience est à bout, et que je vais faire peser, sur sa tête criminelle, tout le poids de ma justice. Il m'a dit encore bien d'autres choses qui me faisaient la plus grande peine. Je crois que c'est Notre Seigneur qui m'est apparu. Il ne put en dire d'avantage ; d'ailleurs, ses larmes de repentir en disaient plus que toutes ses paroles. Sa femme aussi pleurait chaudement, mais c'était la joie immense qui inondait son âme, qui lui arrachait ces pleurs.

La conversion de son mari était sincère ; de suite, il se livra à la pénitence et donna à sa famille autant d'édification qu'il avait donné de scandale. De plus, il témoigna à sa petite Marie une affection toute particulière, car il était sûr qu'il devait son retour à Dieu à l'efficacité de ses prières, ainsi qu'à celles de sa vertueuse épouse.

Voilà la puissance de la prière des enfants, quand une mère chrétienne sait leur enseigner à bien faire cet acte de religion. Le fait qui précède est une grande leçon pour toutes les femmes qui ont charge d'enfants. Qu'elles dirigent leur cœur vers le ciel, qu'elle leur apprennent à tout attendre de Dieu, et elles auront dans ces jeunes âmes des sources inépuisables de bénédictions. Quand leurs enfants sauront prier avec ferveur, elles pourront tout obtenir par leur intercession ; sans compter qu'elles pourront tout attendre de ces jeunes amis du Cœur de Jésus.

Qu'on se donne la peine de réfléchir sur un sujet aussi important, et on en retirera les plus grands avantages pour le temps et l'éternité:

—000—

Nous accusons réception des deux premiers numéros du *Bulletin de l'Union Allet*, revue mensuelle publiée dans l'intérêt des Zouaves Pontificaux Canadiens.

Le *Bulletin de l'Union Allet* a pour but direct la défense de la Papauté ; les catholiques s'intéresseront sans doute à son existence, et *Il ira son chemin*, nous l'espérons.

Les deux premiers numéros contiennent les actes officiels de l'Union Allet ; le Compte rendu de la réunion des Zouaves Pontificaux à Québec, les règlements et constitutions de l'Union et une foule d'autres articles intéressants.

Dimanche, le 21, à la grand'messe de la paroisse de St. Augustin, Mgr. Persico a conféré l'ordre sacré de la Prêtrise à M. l'abbé Jobin. C'est le premier prêtre sorti de la paroisse de St. Augustin, et c'était aussi la première fois que semblable cérémonie avait lieu dans l'église de cette paroisse.

Mgr. Persico était assisté de M. Pilote, curé de St. Augustin, comme prêtre-assistant, de MM. Laberge et Louis Beaudet, comme diacre et sous-diacre. M. N. Laliberté faisait l'office de cérémoniaire. M. Boucher, curé de St. Ambroise, et M. L. H. Paquet assistaient au chœur.

Le sermon a été prêché par Mgr. Persico lui-même, qui a félicité la paroisse de ce qu'elle donnait un prêtre à Dieu et à son Eglise, et qui

a exposé ensuite en termes très éloquents la grandeur et tes devoirs sacrés du sacerdoce.

M. Blanchet, vicaire de Saint-Augustin, conduisait le chœur de l'orgue, et tout le monde a admiré avec quel ensemble et quelle force les différentes parties de la messe ont été chantées.

— Nous apprenons que les Canadiens de Nashua, N. H., vont jeter de bonne heure ce printemps les fondations de leur église.

Ils font là un bel acte de foi et méritent des louanges pour accepter avec autant de gaieté de cœur les sacrifices qu'il exige.

L'édification d'une église catholique aux Etats-Unis est un événement qui doit toujours remplir de joie le cœur de tout vrai canadien. C'est un monument glorieux qui vient s'ajouter à des milliers d'autres pour attester de plus en plus haut la foi vive des populations catholiques de ce pays.

Avec le dévoué Rév. M. Milette à leur tête, nous sommes certains que nos excellents amis de Nashua vont continuer de faire briller d'un grand éclat le nom canadien et catholique aux yeux des populations qui les entourent. Courage et persévérance !—*L'Avenir National*.

— 000 —

CHOSSES-DIVERSES.

— M. Gauvreau de l'Île Verte, nous a fait connaître une recette on ne peut plus simple pour faire de l'encre d'une qualité supérieure et de toutes les couleurs désirées. Nous nous empressons de le communiquer à nos lecteurs, avec son autorisation. Il s'agit tout simplement de prendre des cristaux à teinture que

On fait dissoudre dans de l'alcool et auxquels on mêle un peu d'eau. L'encre est faite dans un clin d'œil, et elle a une limpidité remarquable et ne fait aucun dépôt au fond de l'encrier, comme l'encre ordinaire.

Une autre des qualités de cette encre est de ne pas corroder la plume à laquelle elle donne une teinte dorée. M. Gauvreau nous en a montré de diverses couleurs et nous en avons fait l'essai et l'avons trouvée supérieure. Il en a même fait devant nous, et il n'existe aucun procédé plus simple ni plus facile. Ce monsieur, qui n'entend nullement faire aucune spéculation avec cette encre, en a exposé des échantillons à la dernière exposition de Montréal, et il nous dit que les juges l'ont accueilli avec un dédain auquel il était loin de s'attendre. Sans vouloir nous immiscer, dans cette affaire, nous en savons assez pour dire que l'article exposé par M. Gauvreau méritait mieux que cela. Nous oublions de dire que l'encre de M. Gauvreau est d'un bon marché exceptionnel. L'encre noire se fait au même moyen de gomme à teindre.

QUELQUES RECETTES UTILES.—*Ciment à l'épreuve de l'eau et du feu.* Dans un demiard de lait, mettez une égale quantité de vinaigre pour le faire cailler. Ne prenez que le petit lait et battez-le avec quatre ou cinq œufs. Lorsque le mélange est terminé, ajoutez-y de la chaux vive bien sassée jusqu'à ce que la matière acquiert la consistance de colle épaisse. Ce ciment servira à coller les vers cassés de toute espèce. Il sèche rapidement et résiste à l'action de l'eau et d'une chaleur assez forte.

MOYEN DE PROTÉGER LES GRAINS CONTRE LES RATS.— On dit que les branches de sureau blanc déposées à différents endroits dans les grains, les préserveront effectivement contre les attaques des rats.

ACADEMIE COMMERCIALE DE ST. DENIS, COMTÉ DE KAMOURASKA.

Cette nouvelle institution commerciale, sous la direction du soussigné, sera ouverte le deux Septembre prochain à St. Denis, comté de Kamouraska, pour l'instruction des jeunes gens qui désirent entrer dans le commerce; les cours suivis dans cette académie seront propres à les initier à toutes espèces de transactions commerciales. On suivra dans cette institution de programme d'enseignement adopté dans quelques uns de nos collèges, et dans les académies commerciales de première classe.

Le soussigné a pour le recommander auprès du public dont il sollicite le bienveillant encouragement: un Cours complet d'études, onze années d'expérience dans l'enseignement, et beaucoup de zèle et de volonté.

Cette institution, voisine de l'Eglise de St. Denis, offre aux élèves de nombreux avantages, tant sous le rapport hygiénique que celui des amusements: magnifique cour, jeux de boules, et bien d'autres amusements capables de stimuler leur courage, d'adoucir l'amertume d'un pénible éloignement et de leur faire trouver agréable le temps qu'ils consacreront à l'étude.

Les élèves pourront pensionner soit dans l'institution ou dans des maisons voisines dignes d'être recommandées

M. le Curé de la paroisse, le Révd. M. H. Potvin, qui honore de sa confiance cette nouvelle institution, veut bien aussi, malgré ses nombreux travaux, apporter son concours en enseignant lui-même aux élèves le plain-chant et donner des cours d'instruction religieuse.

Madame Robichaud donnera des leçons de Musique vocale, d'Harmonium et de bienveillance.

Quelques élèves parlant très-bien l'anglais seront admis à l'Institution, aux conditions les plus faciles.

Il sera fait une réduction, sous le rapport du prix d'enseignement, aux enfants pauvres, qui montreront de bonnes dispositions à l'étude.

Le soussigné invite respectueusement les amis de l'éducation et ses amis personnels qui liront cette annonce, de vouloir en donner connaissance aux parents qui désirent procurer à leurs enfants une instruction commerciale.

G. ROBICHAUD,

Directeur de l'Académie Commerciale.

St. Denis, 5 août 1873.